TRÈS-SÉRIEUSES REMONTRANCES DES FILLES DU PALAIS-ROYAL ET LIEUX CIRCONVOISINS, A MM. DE LA NOBLESSE.

1789.

Case FRC 8822

M&W 17682

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

TRÈS-SÉRIEUSES REMONTRANCES

Des Filles du Palais-Royal & lieux circonvoiſins, à MM. de la Nobleſſe.

NOSSEIGNEURS,

NOUS apprenons avec le plus vif chagrin, qu'au lieu de venir dépoſer vos offrandes dans les Temples de Vénus, vous ne vous occupez qu'à faire la guerre à ceux que l'on nomme *Tiers-Etat*, & que l'on devroit bien plutôt appeller l'Etat entier. Nous avons demandé à de vieux Nouvelliſtes qui nous protègent, la cauſe de tous ces débats, & ils nous ont dit que l'on avoit réſolu de vous aſſembler, pour vous conſulter ſur les moyens de réparer le déſordre des finances publiques; &, Noſſeigneurs, eſt-ce là le fruit des leçons de concorde que vous recevez chez nous? Ne vous rappellez-vous donc pas que tous,

ſans diſtinction, Grands & Petits, Nobles & Roturiers, entrent chez nous par la même porte, & ſont traités de la même manière ? Que, s'il y a quelque différence, c'eſt que les plus diſtingués, par leur naiſſance & par leurs richeſſes, nous payent un tribut plus fort; ce qui eſt dans l'ordre. Et les Grands du Royaume refuſeroient de contribuer à acquitter les dettes de l'Etat! Ah! Noſſeigneurs, ſi vous étiez bien pénétrés de la juſteſſe de la comparaiſon que nous vous offrons ici, ſi vous nous eſtimiez autant que nous méritons de l'être, vous ne balanceriez pas un moment à vous ſacrifier pour le bien commun. Vous riez de nous entendre réclamer votre eſtime, & cependant, il n'eſt que trop vrai, nous ſommes la vive image de tout ce qui vous entoure, de ce que vous recherchez avec le plus d'avidité. Cette fortune, que vous appellez aveugle, lorſqu'elle ne ſatisfait pas vos deſirs, n'eſt-elle pas une courtiſane qui prodigue ſes faveurs à ſes bien-aimés, ſuivant ſes caprices, & dont la jouiſſance eſt ſuivie quelquefois du repentir ? La Nature, dont nous ſuivons mieux que vous les loix, n'eſt-elle pas une fille tendre, facile, qui ouvre ſon ſein à tous les hommes, qui leur offre à tous la vie, le bonheur, les conſolations des misères humaines ? Simple &

ſans fard, ſes careſſes vous ſont ſouvent inſipides, & vous la fuyez pour courir après des plaiſirs paſſagers & trompeurs.

Une douzaine de Militaires qui viennent nous voir d'habitude, nous diſent que nous n'avons pas le ſens commun, que nous ſommes mal inſtruites, & que les Nobles ne demandent pas mieux que de payer comme les autres. Si cela étoit, Noſſeigneurs, vos querelles avec le Peuple n'en ſeroient que plus coupables. Quel ſujet de haine pouvez-vous avoir contre lui? Que peut-il vous enlever? Peut-il empêcher un Duc, d'être réputé le fils de ſon père, & par conſéquent d'hériter de ſes titres? D'ailleurs, que ſont des prérogatives qui n'ont pas pour objet un intérêt pécuniaire? Un peu de fumée que le moindre tourbillon diſſipe. Ah! Noſſeigneurs, l'union eſt une ſi belle choſe! Vous en ſentez tout le prix, lorſque vous êtes dans nos bras; mais à peine êtes-vous éloignés, que l'ambition vous dévore, & adieu le bonheur.

Allarmées par les propos que nous entendons tenir de tous côtés, & plus encore par par la rareté des viſites que nous recevons, (car on ne parle plus que des Etats-Généraux) nous nous ſommes aſſemblées au nom

de toutes nos camarades, pour délibérer ſur ce que nous avions à faire dans les circonſconces préſentes, & après une ſéance auſſi longue que vous pourrez la ſuppoſer parmi des femmes, nous avons décidé de vous repréſenter ce qui ſuit :

1.° Quoique nous ne ſoyons guères jamais exercées aux calculs, nous ſavons cependant que vingt-trois font plus qu'un, & qu'un homme qui voudroit ſe battre contre vingt-trois autres, courroit grand riſque d'y laiſſer ſa peau. Nous vous conſeillons donc de réfléchir qu'ici vous n'êtes point les plus forts, & qu'ainſi ce que vous avez de mieux à faire, eſt de céder de bonne grace. Nobles de la Bretagne, ſi vous diſiez encore un ſeul mot, ſi vous continuiez de vous dégrader aſſez pour armer contre vos ſemblables des êtres auſſi vils que vous, à l'inſtant vous ſeriez écraſés, réduits en pouſſière, comme jadis Hercule, le patron de nos amans favoris, étouffa dans ſon berceau deux énormes ſerpens. Une de nos meres abbeſſes, qui, dans ſon jeune tems, avoit reçu une certaine éducation, nous diſoit, au ſujet de votre réſiſtance, que dans un pays qu'on appelle Danémarck, ce fut la claſſe du peuple ſeule

qui, lassée de l'oppression des Grands, accorda au Roi de son pays un pouvoir absolu, pour se venger des Nobles, qui furent obligés de se soumettre au joug.

2.° Ce peuple que vous méprisez tant, que vous osez traiter de canaille, renferme pourtant dans lui seul toute la force de l'Etat; & vous ne pouvez l'affoiblir que vous ne vous en ressentiez. Le Paysan qui laboure la terre, & fait venir le bled, le Meunier qui le moud, le Boulanger qui paîtrit la farine, ne sont point nobles, & ils s'en passent fort bien; les Marchands, les Ouvriers de toute espèce, les Médecins, les Chirurgiens, les plus utiles de tous les hommes, comme bien savez, ne le sont pas davantage. Enfin, quand, de retour à Paris, vous vous vantez auprès de vos maîtresses d'avoir pris telle ville, gagné telle bataille, qu'auriez-vous fait sans ces pauvres soldats que vous menez à la baguette. Comptez sur un champ de bataille combien il y a de crânes nobles parmi des milliers de cadavres roturiers. Croyez-nous, Nosseigneurs, le peuple peut se passer à merveille de vous, mais vous ne pouvez vous passer un moment de lui. C'est lui qui fait l'opinion publique; en vain vous vous élève-

rez contre elle. Il ne vous reſtera, de tous vos efforts, que la honte & l'opprobre univerſel que vous aurez mérité.

3.° Vous vous glorifiez de votre nobleſſe; elle vous tourne la tête. Et qu'eſt-elle donc cette nobleſſe, ſi elle ne ſe manifeſte par des ſentimens généreux & élevés? Avez-vous oublié que, tous ſans exception, vous ſortez de ce Tiers-Etat que vous mépriſez, & qu'il y a eu des Roturiers, avant que d'y avoir des Nobles? Avez-vous oublié que la nobleſſe fut jadis une récompenſe plus honorable qu'utile, de la vertu, du courage, des ſervices rendus à l'Etat, mais que depuis on l'a vendue à prix d'argent? & c'eſt d'une pareille diſtinction que vous oſez vous énorgueillir (1). Les talens ſupérieurs, les qualités éminentes, ſont la ſeule nobleſſe, mais elle eſt perſonnelle. Qu'ont de commun avec vous les vertus de vos ayeux? Elles ne font bien ſouvent que vous montrer dans un jour défavorable; leur grandeur vous fait rentrer dans le néant.

---

(1) Si notre père Adam, diſoit Arlequin, avoit acheté une Charge de Secrétaire du Roi, nous ſerions tous Nobles.

4.° Vous publiez avec affectation que vous ne demandez pas mieux que de payer votre part des impôts. Eſt-ce à nous que vous ferez accroire cela, vous qui nous plantez là ſouvent ſans nous donner notre ſalaire, & croyez nous faire trop d'honneur ? Quand vous ſeriez en Chapitre, au jeu de deux contre un, le maintien de vos priviléges paſſeroit comme de raiſon, & chacun de vous diroit, en levant les épaules : je n'étois pas de cet avis ; mais il a prévalu (1).

Réfléchiſſez-y pourtant. Si vous mettiez l'Etat dans l'impoſſibilité d'acquitter ſes dettes, vous n'en ſeriez pas auſſi bons marchands que vous l'imaginez. Que feriez-vous au milieu de vos châteaux iſolés, avec toutes vos richeſſes ? En vain vous voudriez ramener ce que nous avons entendu nommer le Gouvernement féodal. A force de vexations, vos Vaſſaux pourroient bien vous envoyer régner chez les morts ; & d'ailleurs à qui vendriez-

---

(1) Nous devons excepter de ce reproche la Nobleſſe du Rouſſillon, qui vient de donner ſur ce point une Déclaration formelle ; celle du Dauphiné, les contre-proteſtans de Franche-Comté, & pluſieurs autres ſans doute ; mais hélas ! *Apparent rari nantes in gurgite vaſto.* (Note de l'Editeur).

vous vos denrées, puiſque la plupart des conſommateurs ſeroient ruinés ? Vous languiriez comme Tantale au ſein des eaux, comme un Chanteur d'Italie au milieu de nos appas.

Nous ne vous parlons point d'une autre claſſe avec laquelle nous ne pouvons pas avoir de relation publique. Si vous prenez la bonne voie, elle ne pourra que vous ſuivre ; elle a les mêmes intérêts que vous. Et comment d'ailleurs lui ſeroit-il poſſible de ſe refuſer au paiement de l'impôt, puiſque, comme nous le diſoit un jeune Avocat, elle n'a que l'uſufruit des biens dont elle jouit, & que ces biens appartiennent à ſon Souverain ?

5.° Vous vous élevez avec fureur contre cette déciſion ſi ſage, qui établit l'équilibre entre les repréſentans de la Nation. Vous êtes & bien mal-adroits, & bien injuſtes.

Mal-adroits ; car c'eſt comme ſi vous diſiez : *nos intérêts ſont entièrement oppoſés à ceux du Peuple.* En effet, s'ils étoient les mêmes, que vous importeroit de ſa part un plus grand nombre de repréſentans ?

Injuſtes ; car (puiſque vous voulez que l'on vous croie oppoſés d'intérêts au Peuple), il s'enſuivroit que vous qui vantez tant votre

valeur, votre générosité, vous voudriez un combat à forces inégales, les deux classes premières étant unies d'intérêt. Et, Nosseigneurs, ne savez-vous pas que,

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

6.° On a laissé à votre décision de savoir si, dans l'Assemblée des Représentans de la Nation, on opineroit par tête ou par ordre. Il faut l'avouer, ce choix vous fait honte. Ne doit-il pas être question, dans cette Assemblée, des maux publics ? N'êtes-vous pas tous fils de l'Etat, enfans du même lit ? Sans doute ceux qu'une inutile rigueur empêche de se marier, ont un intérêt moins vif au bien commun. Mais que la voix de l'humanité, qui est si souvent dans leur bouche, pénètre leur cœur. Vous devez traiter de l'intérêt général; les voix doivent donc être prises en commun. Si, après que vous aurez rétabli les affaires publiques, statué des impôts justes & également répartis, détruit ceux qui ne le sont pas (1), mis le plus grand ordre dans la dé-

(1) La jeune Sophie, qui est de Besançon, disoit qu'il y avoit un moyen simple d'en venir à ce but, en achevant

penſe, & la plus grande ſimplicité dans la recette ; vous avez des demandes particulières à former, chaque Corps pourra expoſer celles qu'il croira lui être convenables ; mais ſouvenez-vous qu'elles ne pourront l'être qu'autant qu'elles ne porteront aucun préjudice aux autres Corps.

Vous trouverez ſans doute, Noſſeigneurs, notre ton bien grave & bien relevé pour des filles de notre caractère. Mais nous devons vous prévenir que, vu l'exigence du cas, nous avons fait écrire notre Requête par une jeune Actrice qu'un Officier a réduit à ce métier. Elle excelle dans la Tragédie, & a déjà fait ſept Enigmes, treize Acroſtiches & deux cents Bout-rimés pout le Mercure.

Nous n'avons plus qu'un mot à vous dire.

ſeulement une beſogne commencée. Ce ſeroit de mettre toutes les Provinces de France en pays d'Etat, & de répartir proportionnellement entr'elles, la maſſe des ſubſides dont l'Etat a beſoin. Dès ce moment tous les impôts arbitraires, la Capitation, la Taille, les Gabelles, les Entrées, ſont ſupprimées; tous les frais de perception qui abſorbent une grande partie des revenus du Roi ſont anéantis. Chaque Province s'impoſe à ſon gré, (il n'importe au Souverain), & nulle ne peut ſe plaindre des charges volontaires qu'elle s'eſt données.

Lorſque la paix ſera rétablie parmi vous, lorſqu'aſſemblés & opinant par tête, vous aurez ſur-tout conſolidé la dette Nationale, qui doit être ſacrée pour vous, comme elle l'eſt pour notre Maître commun, nous vous engageons à vous occuper de la réforme des abus importans. Vous ſimplifieriez l'adminiſtration de la Juſtice qui nous ruine; vous perfectionnerez, ou plutôt vous créerez la manière de juger les crimes (1); vous détruirez le préjugé qui flétrit la famille des ſuppliciés; vous enleverez la tache dont ſont couverts les bâtards, les enfans de la Nature, qui, en Eſpagne, ſont ennoblis; vous eſtimerez aſſez la vie de vos ſemblables pour créer un Ordre à l'inſtar de la Couronne civique que nous avons trouvée dans l'Hiſtoire Romaine; vous ne mettrez point à l'Hôpital de pauvres filles, tandis que vous laiſſerez impunis ceux qui écraſent leurs frères ſous les roues de leurs chars.

Vous défendrez, ſous peine de mort, l'accaparement des grains, & qui plus eſt, vous

(1) Un Arrêt du Conſeil, nouveau bienfait dû au plus vertueux des hommes, vient de ſtatuer ſur ce point. (*Note de l'Editeur.*)

ferez exécuter cette Loi ; convaincus enfin de cette vérité, que le bled étant une denrée de première néceſſité, il appartient à l'Etat & non au Laboureur, & que celui-ci n'eſt pas le maître de le vendre où il veut ; vous ne permettrez l'exportation qu'avec les précautions les plus ſcrupuleuſes, & ſur la déciſion d'une Compagnie d'hommes intègres, que vous aurez nommés pour s'occuper de cet objet. Malgré les ſoins paternels d'un Miniſtre ami du Peuple & de la vertu, nous faiſons en ce moment une triſte expérience des dangers qui accompagnent toujours l'exportation dans un pays auſſi grand que la France.

Ecoutez à préſent des menaces qui ne ſont point vaines, & que nos paroles ſe gravent dans vos cœurs. Si, malgré tout ce que nous venons de vous dire, malgré les cris d'indignation qui s'élèvent contre vous de toutes parts, malgré votre propre intérêt, vous perſiſtez dans vos odieux principes, dans vos infâmes prétentions, nous vous déclarons, au nom de toutes nos camarades, tant de la Capitale que du Royaume entier, que nos portes vous ſeront à jamais fermées. En vain vous employerez, pour gagner nos faveurs, vos moyens ordinaires : en vain vous nous dépu-

terez & ces Jokeis imberbes, & ces Nègres laſcifs, & ces Heiduques dont les talens vous font honte ; en vain vous déployerez, à nos yeux, les étoffes les plus brillantes, les pierreries les plus belles, nous réſiſterons à tout, nous ſerons inexorables. Ainſi, haïs de tous, expulſés par-tout, vous déteſtant entre vous, malgré votre extérieure union, repouſſés par vos épouſes que vous avez offenſées auſſi-tôt que connues, vous brûlerez de tous les feux de l'amour ſans pouvoir les éteindre. Objet du courroux de Vénus, elle déploiera contre vous toutes ſes fureurs. Nos appas vous ſuivront par-tout ; leur funeſte image deſſéchera vos membres engourdis, une fièvre lente détruira, dans vos veines, les principes de la vie, vous éprouverez les palpitations du déſeſpoir, les étreintes de la douleur, les convulſions de la mort. Nous ſeules en ſeront cauſes, & nous pâmerons de plaiſir.